

la sua latitudine) se non, per l'appunto, il complesso di queste immagini? Molta arte non viene messa in iscritto o divulgata per le stampe, ma non per ciò non esiste, e non si deposita nella memoria.

Dico poi che quella raccomandazione può traviare ad un indirizzo unilaterale, giacchè può condurre a dare esclusiva o eccessiva considerazione alle rappresentazioni contenute nelle grandi opere d'arte, alle passioni grandiose, alle situazioni straordinarie e complicate, che quelle opere prediligono. Così gli schemi della Psicologia (che sono di necessità approssimativi ed arbitrari) correrebbero il rischio di allontanarsi sempre più da quella descrizione per sommi capi della realtà psichica (considerata sotto tutti i suoi aspetti, e specialmente sotto i più ordinari), alla quale essi sono propriamente destinati.

agosto 1903.

B. C.

II.

DAL CARTEGGIO DELL'AB. GALIANI.

LETTERE INEDITE

del d'Holbach, Diderot, signora d'Épinay, signora Necker, viscontessa di Belsunce, Suard, Grimm, Caracciolo, Paisiello e Galiani.

6.

GIAMBATTISTA SUARD ALL'AB. GALIANI (1).

À Paris le 14 octobre 1770.

Je me rappelle, mon cher et charmant abbé, que toutes les fois que je vous avais entendu faire quelques uns de vos beaux sermons sur quelque grande question de philosophie, de politique et de morale, j'étais tenté de rentrer chez-moi, de prendre la plume et de faire un livre. J'ai eu la même tentation en lisant votre dernière lettre (2); mais, comme je résiste aisément aux tentations qui demandent la peine de penser et d'écrire, j'ai bientôt jugé, comme vous, qu'il ne faut faire un livre que lorsqu'on est sûr de le bien vendre; et comme le mien se vendrait mal, je le réduirai à quelques observations que je vous présenterai modestement

(1) Pel Suard vedi *Critica*, I, p. 485, nota 5. — Il Galiani rispose a questa lettera il 15 dicembre 1770: cfr. *Correspond.*, I, p. 318 sgg.

(2) 8 settembre 1770: cfr. *Correspond.*, I, p. 244 sgg.

comme à mon maître. Vous connaissez les hommes et les choses, vous êtes savant et gai; je ne suis ni l'un ni l'autre; mais j'aime le raisonnement comme un jeu qui m'amuse, j'estime la bonne plaisanterie comme plus solide et plus salutaire. Ne suis-je pas digne d'aller à votre école?

Si vous n'aviez pas, à mon grand étonnement, loué beaucoup ma lettre (1), je louerais davantage et avec grand plaisir votre dernière; j'y ai trouvé le développement de deux grandes et fines idées; on ne peut être plus séduisant sans convaincre. Puisque vous daignez mettre quelque prix à mon suffrage, je veux le défendre pour le rendre plus digne de vous; mais ce sont des doutes que je vais vous soumettre.

1^{er} Si l'exportation, par hasard, était bonne de sa nature, ne serait-elle pas tout aussi bonne pour un gouvernement despotique que pour une république? Si, en augmentant la production du blé et en facilitant son mouvement en tout sens, elle était par là-même propre à prévenir les disettes et à y remédier, ne serait-elle pas encore plus convenable au despotisme, car si le despote n'a rien tant à craindre que les disettes, ne doit-il pas avidement adopter les mesures les plus propres à les prévenir? Ne faut-il pas donc toujours examiner *a priori* si l'exportation est bonne ou non en général, pour tous les États, ce que je croirais volontiers, et si elle est bonne dans tous les instants, ce que je ne crois pas?

2^{me} S'il est utile à un gouvernement limité de limiter la liberté du commerce des grains, en quel temps, en quelle occasion, notre gouvernement, par exemple, a-t-il pu se servir de cette limitation avec avantage?

3^{me} Quand il serait vrai qu'il serait conforme à l'esprit d'une monarchie limitée de restreindre la liberté d'exportation, est-ce que nous avons des gouvernements assez bien liés pour qu'on ne puisse en déranger quelque partie sans bouleverser toute la machine? Est-ce que toutes les institutions de police, de jurisprudence, de commerce sont conformes à la nature du gouvernement? Est-ce qu'une monarchie limitée ne peut pas être plus ou moins limitée sans se détruire? Est-ce que, si après le malheur de 1764 (2) nous avions eu cinq à six bonnes récoltes, l'exportation n'aurait pas subsisté sans changer le gouvernement?

(1) 6 agosto 1770 (ined.). — Anch'essa parla dei *Dialogues*. Eccone il principio: « Louée soit devant Dieu la *Gazette de Naples*, puisqu'elle m'a déjà valu deux lettres de vous, mon illustre et incomparable abbé; je la lirai par reconnaissance très-régulièrement, et ce n'est pas être tout à fait ingrat. Mais notre pauvre *Gazette de France* n'en sera pas meilleure, elle pourrait seulement en être un peu vaine. Le fameux Roquelaure aperçut un jour un homme excessivement laid, il courut à lui et lui dit en l'embrassant: — Ah, monsieur, que je suis aise de vous trouver! Je vous ai la plus grande obligation.... — Et en quoi, monsieur? Je n'ai jamais eu l'honneur de vous voir.... — Hé, monsieur, — repliqua Roquelaure, — je vous ai l'obligation de n'être pas l'homme plus laid du Royaume. — Un conte à l'abbé Galiani! C'est porter de l'eau à la rivière ».

(2) Allusione alle pessime raccolte sofferte dalla Francia dal 1764 in poi.

4^{me} J'abhorre les guerres civiles et j'aime mieux de mauvaises lois que point de lois. Je ne ferai jamais le petit Sanson, et fusse-je dans une prison, j'aime encore mieux y boire et manger, faire l'amour et lire vos *Dialogues* et vos lettres, que de faire glorieusement écrouler l'édifice sur ma tête. Mais est-il bien vrai qu'il ne faille jamais tenter aucun changement dans un gouvernement imparfait dans la crainte d'une guerre civile? Ne peut-on pas réparer une vieille maison, la rendre plus commode et plus agréable sans l'abâtré? Je vois les États généraux en France supprimés brusquement et sans retour, et il ne se fait aucun mouvement dans la nation; et cependant ce changement était d'une toute autre importance que la liberté de vendre de l'orge et du froment. Je vois tous les gouvernements de l'Europe changer et se modifier continuellement sans se bouleverser. Je ne vois de guerres civiles que pour des querelles de religion, pour des prétentions à la couronne, pour se délivrer d'une oppression intolérable. La crainte d'allumer une guerre civile en voulant réformer quelque abus d'un mauvais gouvernement ne serait-elle une aussi bonne raison à Fez ou à Dehli, qu'à Vienne ou à Lisbonne? Ne tendrait-elle pas à perpetuer toutes les barbaries des législations les plus barbares?

5^{me} L'idée de faire servir l'impôt sur l'exportation à intéresser le gouvernement même à protéger l'exportation, est digne d'une politique pratique; je voudrais bien l'avoir devinée; mais, quand cet impôt ne diminuerait pas nécessairement la quantité de l'exportation, le produit en serait-il jamais important pour intéresser fortement un contrôleur général?

6^{me} Enfin, je voudrais bien, charmant abbé, que votre sagacité me dit ce qui serait arrivé en France, si l'édit de 1764 (1) n'avait pas eu lieu, et qu'il n'y eût pas eu plus d'importation qu'auparavant. Après quatre mauvaises récoltes de suite, en aurions nous eu plus de blé et à meilleur marché?

Il ne tiendrait qu'à moi de vous demander pour dernières questions si nous aurons la guerre cette année; si le mahométisme durera jusqu'à la fin de ce siècle; s'il est vrai que vous avez un quatrième dialogue

(1) L'editto che permetteva la libera esportazione dei grani. — Esiste una relazione inedita su questo editto e sugli avvenimenti che ne furono causa, scritta dal Nostro nel 1765 per ordine del Tanucci, e nella quale il Galiani, tanto avverso alla libera esportazione nel 1769, si mostra invece ardentissimo fautore di essa, ne propone l'attuazione a Napoli, e prodiga le più grandi lodi all'abate Morellet. È trascritta nello zibaldone, cui ho accennato in altro fascicolo di questa rivista, ed ha in testa, di pugno del Galiani, la seguente annotazione: « Questo foglio fu da me scritto e dato al marchese Tanucci verso la fine del 1765, mentre io era in Napoli venuto con congedo dalla mia commissione di Parigi. Fu fatto per conseguire che si stabilisse in Napoli quel sistema di tratta fissa che ci manca. Ma non riuscì. Restò l'arbitrario delle concessioni ».

tout fait et prêt à imprimer. Mais ce serait trop d'interrogations à la fois; si vous vouliez répondre à toutes les questions que je vous fais sur ce que je ne sais et que vous pourriez m'apprendre, je vous ferai faire un beau livre.

Vous m'avez donc barbarement sevré de la *Gazette de Naples*: à la bonne heure, pour me venger je vous continuerai à vous envoyer celle de France (1).

Je ne vous parlerai pas des affaires de l'Europe, mais je voudrais bien vous en entendre parler. Je voudrais que vous fissiez cinq ou six pages pour l'*Almanach de Liège* (2), ou le *Diable boiteux* (3) de l'année prochaine.

Je vous dirai deux mots de nos amis. D'Alembert ne va pas en Italie; il regrette sa haute chaise de paille chez mademoiselle de Lespinasse (4), où tout le monde le regrette. Il nous revient avant six semaines. Le baron (5) va quitter les champs (6) ainsi qu'Helvétius; les brebis dispersées de la philosophie vont se réunir au bercail, heureux si les lups ne forcent pas la palissade. Nous sommes dans un moment de crise: vous [savez l'histoire de Thomas? (7)]. M. de Voltaire écrit à Grimm: « Je vous dirai comme S. Jean: *mes petits enfants, aimez vous les uns les autres, car qui diable vous aimera?* » (8).

(1) Cfr. la lettera della d'Épinay del 27 maggio 1770 (fasc. preced., p. 485).

(2) È l'almanacco, che, giusta la tradizione non troppo provata, fu fondato a Liegi, nel 1635, da Matteo Laensberg.

(3) *Le Messenger boiteux*, altro antico almanacco, che si cominciò a pubblicare a Strasburgo, poco dopo l'almanacco di Liegi.

(4) Sulle relazioni tra il d'Alembert e la letterata Giovanna-Giulia-Eleonora di Lespinasse (1732-77) cfr. ASSE, *Lettres de mademoiselle de Lespinasse* (Parigi, Charpentier, 1876).

(5) Il d'Holbach.

(6) Grandval: cfr. fasc. preced., p. 477, nota 1.

(7) Antonio-Leonardo Thomas (1732-85), direttore dell'Accademia francese, rispondendo al discorso fatto dall'arcivescovo di Tolosa, in occasione della sua ammissione all'Accademia (6 settembre '70), aveva tessuto una bella ma lunga orazione in lode dei letterati (cfr. *Œuvres* de THOMAS, Parigi, Belin, 1819, II, p. 15 sgg.). Il Seigneur, avvocato generale presso il parlamento di Parigi, ed uno dei quaranta dell'Accademia, credette scorgervi una satira contro una requisitoria, che egli aveva pubblicata quindici giorni prima contro i libri empî, bruciati per ordine del parlamento (GRIMM, *Corresp. littér.*, IX, pp. 111 sgg.). Se ne lagnò, quindi, col cancelliere di Francia (Renato-Nicola-Carlo-Augusto di Maupeou: 1714-92), il quale proibì al Thomas di dare alle stampe l'arringa, e « il fut question de mesures très-graves contre l'auteur, comme d'être mis à la Bastille, rayé du tableau des quarante, peut-être pendu en place de Grève pour le bon ordre ». GRIMM, op. cit., IX, pp. 122 sgg.

(8) La lettera reca la data del 10 ottobre 1770: cfr. GRIMM, op. cit., IX, p. 166-7.

J'ai baisé la main de M.me-Necker en mémoire de vous, et elle n'a pas fait de façons: elle est toujours douce, bonne et très-métaphysique; et elle qui devrait abhorrer davantage votre horrible machiavellisme en sentiment et en morale, vous aime et regrette presque autant que nous autres *Machiavellini*. J'ai lu vos lettres à tous nos amis, et ils en sont tous charmés; ils vous font tous mille compliments. Quand je vous lis, je crois vous entendre, et je vous vois; cette illusion est douce, mais elle sera toujours trop rare pour nous consoler de votre perte.

Bonsoir, illustre et cher abbé: ma femme qui est à mes côtés vous aime et vous plaint toujours dans le style de S^{te} Thérèse: « le malheureux, il ne peut plus aimer! ». Si vous pouviez seulement adorer une cruelle bien déterminée, cela la consolerait bien. Aimez-nous du moins, et vous ne trouverez pas des ingrats. Je vous salue de tout mon cœur.

7.

LA VISCONTESSA DI BELSUNCE (1) ALL'AB. GALIANI.

Ce vendredi 22 novembre 1771.

Ma mère qui dit que je suis bien sa fille et néanmoins celle de mon père, ne vous en déplaît, monsieur l'abbé, me charge de vous dire qu'elle ne peut pas vous écrire, parce qu'elle est encore trop faible de la crise qui vient de prouver sa santé. Elle dit que le monde s'ennuie et qu'elle ne veut plus y rester, et que quand on voudra l'en tirer on lui rendra un grand service. Mais je veux vous dire pourtant qu'elle y tient plus qu'elle ne croit, car, avec les plus beaux projets du monde qu'elle avait fait avant l'arrivée de mon frère (2) pour ne pas trop s'attendrir — elle était, disait-elle, sûre d'elle-même, — ah mon Dieu, si vous aviez vu, monsieur l'abbé, cette entrevue et l'effet qu'a fait sur elle le bruit du fouet de poste du courier, qu'elle a entendu une heure avant qu'il arriva! Elle s'est trouvée mal, et a presque perdu connaissance, et, sans cette première alerte que nous avons eu, heureusement pour nous, avant qu'il arriva, j'aurais vu maman dans un état violent. Elle sent si vivement, elle est si digne d'être mère, elle est si tendre! Tout s'est terminé pourtant heureusement. Les larmes ont parlé et il y en a eu beaucoup de répandues; ensuite la soirée a été moitié gaie, moitié sérieuse, car on dit tant de choses quand on arrive! Nos voyageurs ont été se coucher, et je suis restée

(1) Angelica-Luisa-Carlotta La Live d'Épinay (1749-1814), figlia della signora d'Épinay, aveva sposato, nel 1764, Domenico visconte di Belsunce. — Il Galiani rispose a questa lettera il 4 gennaio 1772: cfr. *Correspond.*, II, p. 1 sgg.

(2) Luigi-Giuseppe La Live d'Épinay, nato il 1746, s'era dato alla magistratura; ma, pigro e stordito, si disgustò presto della toga ed entrò nel reggimento del conté di Schomberg.

seule avec maman. Qu'a-t-elle fait? Elle s'est trouvée mal encore une fois, j'ai eu une peur affreuse, mais je n'ai pas été longtemps en peine, elle est revenue, et elle m'a tirée d'inquietude. À présent, nous en faisons un mousquetaire, non pas de ma mère, mais de mon frère, pour ensuite en faire autre chose, qui sait-on? Il mourra peut-être général d'armée. Il a de la vocation pour ce métier. Dieu le préserve du malheur! En tout cas, il est beau de mourir en défendant sa patrie et pour son roi. Le lit d'honneur est préférable à tout autre. Voilà un beau raisonnement en temps de paix!

Monsieur, l'impératrice de Russie a acheté le cabinet de M. de Thiers (1) quatre cent cinquante mille livres. On dit qu'elle aurait mieux fait de les envoyer à son escadre, et moi, en bonne française, je dis qu'elle fait fort bien.

Il paraît des lettres philosophiques d'un monsieur *en us* à Cicéron, qu'on dit être de M. de Voltaire (2). Je ne vous en dirai rien, car je ne les ai point vues; et, si je les avais lues, je ne vous en dirais pas davantage.

M.me de Valentinois a donné hier une fête dans sa maison de Passy à M.me la comtesse de Provence à l'occasion de sa convalescence (3). Cela ne vous fait rien, monsieur l'abbé? Ni à moi non plus.

M. Grimm arrive dimanche. S'il vient avec son prince, il ne restera que quinze jours à peine, parce qu'il le ramenera à sa mère, et il reviendra ici, parce que le voyage d'Italie est remis à janvier prochain (4).

(1) Allude all'acquisto, che, intermediario il Diderot, Caterina II aveva fatto della ricca collezione di quadri (erano circa 400: cfr. GRIMM, op. cit., IX, p. 230), appartenente a Luigi-Antonio Crozat, barone di Thiers, morto il 15 dicembre 1770. Cfr. DIDEROT, *Œuvres* (ediz. Assézat et Tourneux), VIII, p. 391; XVIII, p. 328.

(2) *Lettres de Memmius à Cicéron*. Sono tre lettere (la terza, lunghissima, è divisa in 22 capitoletti), in cui, sotto i nomi di Strabone, Lucrezio, Archita, ecc. sono raffigurati il d'Holbach, il Diderot ed i loro discepoli, dei quali si confutano le dottrine. Appartengono al Voltaire, e furono stampate la prima volta nel 1771, nel vol. XVII, pp. 344-372, della *Collection complète des œuvres* de M. DE VOLTAIRE (Ginevra, Cramer; Parigi, Bastien, 1768-1796, 45 voll. in-4.º).

(3) Non posso dire con certezza chi sia la Valentinois, cui vuole alludere la Belsunce. Per altro, siccome il titolo di duca di Valentinois, che veniva ad estinguersi in Antonio Grimaldi principe di Monaco († 1731), fu da Filippo d'Orléans trasferito a Giacomo-Francesco Guyon conte di Matignon e di Thorigni, che aveva sposato Luisa-Ippolita († 1732), primogenita del Grimaldi; e poichè il figlio nato da questa unione, Onorato III (1720-80), principe di Monaco alla morte della madre, e, senza dubbio, anche duca di Valentinois a quella del padre, aveva impalmata (1757) Maria-Caterina de Brignole, nobile genovese; così suppongo che si tratti di quest'ultima. — La contessa di Provenza è Luisa-Maria-Giuseppina figlia di Vittorio-Amedeo III di Savoia, maritata il 14 maggio 1771 al sedicenne Luigi-Stanslao-Saverio di Borbone, conte di Provenza, che fu poi Luigi XVIII. Sulle modeste feste celebrate in occasione di questo matrimonio, cfr. GRIMM, op. cit., IX, p. 333 sg.

(4) Il Grimm era partito il 21 aprile 1771, per raggiungere in Inghilterra Luigi

Quoi! sérieusement, monsieur l'abbé, vous voudriez être bécasse? (1). Mais songez donc qu'on vous mangerait en salmis, si vous preniez ce violent parti. Ce qui me consolerait c'est que je n'en aurais pas ma part, car je suis au régime des légumes à cause de ma si pitoyable santé; mais vos meilleurs amis seraient les premiers à vous dévorer et à vous trouver tout bon, car un salmis est une bonne chose, mais pourtant pas encore tant qu'un abbé comme vous. Tenez, croyez-moi, supportez les peines de l'absence et restez comme vous êtes. Vous ne sauriez mieux faire.

Si vous saviez, monsieur l'abbé, les agréables soirées que vous nous faites passer à nous entretenir de vous, lorsque ma mère veut bien nous lire seulement des fragments de vos lettres! Il y a pour trois heures à passer sur une de vos lignes; aussi je n'ai voulu me charger de vous répondre qu'à l'article des bécasses et à l'article de mon frère. Autrefois, quand j'aurai eu plus le temps de combiner et de réfléchir sur vos lettres, je me donnerai peut-être des airs d'y répondre plus amplement. Agréez ma bonne volonté, monsieur l'abbé, et recevez l'assurance de tous les sentiments que vous savez si bien inspirer.

8.

LA SIG.RA NECKER ALL'AB. GALIANI (2) [1772].

Vous n'écrivez que pour écrire, c'est pour vous un amusement; moi qui vous aime tendrement je n'écris que pour vous le dire. Avouez, monsieur l'abbé, que cette citation est très à sa place; vos lettres sont charmantes, mais vous êtes charmé qu'on les montre; aussi l'ai-je fait à la ville et au fauxbourg, c'est-à-dire, à l'hôtel le Blanc (3) et à la rue S.^t Dominique. Si j'ai consulté votre gloire, ce n'est pas sans un petit retour sur la mienne; mais, comme toutes les choses de ce monde passent, il me semble que la considération que votre lettre m'avait acquise commence à passer aussi. Vous voulez donc bien que je retourne à la source; d'ailleurs, je veux vous gronder. Il paraît par votre lettre à M.me Geoffrin (4) que vous vous accoutumez à ce désert de cinq cent mille napolitains, et

principe ereditario d'Assia-Darmstadt, e, dopo aver percorsa con lui la Gran Bretagna, tornò a Parigi proprio il 24 novembre, come annunzia la Belsunce. Ne ripartì, subito dopo, per Darmstadt, ove giunse il 13 gennaio 1772. Cfr. SCHERER, *Melchior Grimm*, pp. 220 sgg., 425 sg.

(1) Cfr. GALIANI alla d'Épinay, 2 novembre '71: *Correspond.*, I, p. 475 sg.

(2) Questa lettera manca di data; ma, siccome risponde ad una precedente del Galiani del 6 luglio 1771 (*Correspond.*, I, 413 sgg.), accenna ad una lettera scritta da lui alla Geoffrin il 19 ottobre '71 (*Correspond.*, I, 466 sgg.) e parla della morte dell'Helvétius come d'un fatto recentissimo, deve essere stata scritta nel gennaio 1772. — Nella *Correspond.* non v'è la risposta del Galiani.

(3) La Necker abitava in *rue Cléry, hôtel le Blanc*.

(4) Maria-Teresa-Rodet Geoffrin (1699-1777), protettrice dei letterati e degli artisti.

que vous vous êtes fait à la société des chats dont vous vous plaigniez dans les commencements (1). Cela n'est pas bien, monsieur l'abbé, il faut que vous nous regrettez, puisque nous vous regrettons, et que votre douleur resiste même au plaisir que vous nous avez procuré en vous faisant représenter par l'ambassadeur de Naples (2). Je pense quelquefois que c'est votre âme que vous nous avez envoyée dans un autre corps, mais votre âme, il est vrai, un peu purifiée par cette transmigration. Mêmes gestes, même vivacité, moins de paradoxes, peu têtive.....; mais à quoi sert cette comparaison? Quoiqu'il arrive, vous nous manquez toujours, et, comme vous voyez, nous admirons les gens selon qu'ils vous ressemblent davantage. Je vous prie cependant, monsieur, de me mettre bien auprès de votre ami; je le désire et j'en serais très-reconnaissante.

Je ne veux pas vous dire que nous avons perdu M. Helvétius (3). Je le connaissais peu et je l'ai regretté beaucoup, je hais les morts et les absences.

(1) Cfr. la lettera cit. del Galiani alla Necker.

(2) Il napoletano Domenico Caracciolo, il quale, il 19 agosto 1771, aveva lasciato Londra, ed era stato ricevuto da Luigi XV per la consegna delle credenziali il 10 settembre. — Altrove (*Nouveaux mélanges*, 1801, I, p. 266 sg.) la Necker così parla di lui e del Gal.: « Sa conversation s'enchaînait toujours à celle des autres; celle de l'abbé Galiani ne voyait que des choses extraordinaires; Caracciolo voyait toujours les choses communes sous une face nouvelle ». — È inutile dire che il Caracciolo divenne uno dei più assidui frequentatori dell'*hôtel le Blanc*.

(3) L'Helvétius morì il 26 dicembre 1771, di 56 anni; cfr. GRIMM, op. cit., IX, p. 417 sgg. — Ecco come la d'Épinay annunzia all'amico la morte del celebre filosofo (lett. ined. 28 dicembre 1771): « En vérité, je n'ai pas le courage de vous écrire, ni de vous consoler de la nouvelle que j'ai à vous apprendre. Nous avons perdu le pauvre Helvétius, après cinq jours d'un accès de goutte remonté dans la tête. Il est mort dans un délire affreux. Sa femme (Anna-Caterina de Ligneville d'Autricourt, 1719-1800: cfr. *Correspond.*, II, p. 648, append. II) est dans des accès de convulsions effroyables depuis ce moment là. Le baron (d'Holbach) est au désespoir. Tous ses amis sont inconsolables. En vérité, je les trouve tous bien à plaindre. Helvétius seul est heureux. Quand serais-je heureuse comme lui? ». — Cfr. per la risposta del Galiani (25 gennaio 1772), *Corresp.*, II, p. 10 sgg. — Così poi della morte dell'Helvétius parla il Caracciolo (lett. ined. 10 gennaio 1772): « Helvétius morì con gran cordoglio dei suoi amici e di tutta la comunanza dei buoni. Ha lasciato 130,000 franchi di rendita da dividersi alle due figlie, le quali averanno cadauna un milione e mezzo. Madama, che generosamente neanche il notaro ha voluto far venire, malgrado le richieste dello stesso marito, per timore di non disturbarlo, resta male: averà 20,000 franchi. È rimasta nelle sue mani la seconda parte dell'opera *L'esprit*, che si farà stampare forse in Olanda. Rimane ancora d'Helvétius un picciolo poema sul *Bonheur* [*Œuvres complètes d'Helvétius*, Parigi, Lepetit, 1818, III, pp. 81-130; fu pubblicato la prima volta nel 1772: cfr. GRIMM, op. cit., IX, p. 420, n.]; ma non è finito. Dicono che vi sono cose bellissime, e che il di lui massimo talento era nella poesia ».

On cherche à ressusciter la Compagnie des Indes; et l'on dit à l'abbé Morellet « les morts que vous tuez se portent assez bien » (1). J'ignore, au reste, si l'on pourra faire ce miracle, et je ne m'en inquiète guère. J'ai toujours mis mon cœur à part des systèmes politiques et pourvu qu'on m'aime, il me semble qu'on pense toujours assez bien sur les objets du gouvernement.

Le pauvre Suard ne fait plus la *Gazette* (2); mais, en revanche, il se fait tous les jours plus d'amis par sa constance dans le malheur et sa douceur inaltérable.

Mademoiselle Clairon est sensible à votre souvenir; elle languit et s'ennuie peut-être.

Grimm, las d'éclater à Paris, veut aller rire en Italie avec un petit prince allemand (3). Gardez-vous de nous le renvoyer moins gai, et faites en sorte, je vous prie, qu'il ne vous regrette pas quand il nous sera rendu.

Mon vieux époux a bien reçu votre obligeante lettre (4), mais il se repose sur moi du soin de vous répondre. La modestie ne lui pas permette de croire que ses caractères vous paraissent plus précieux que les miens. Il vous dit mille choses que je vous répète du fond du cœur.

9.

DIALOGHETTO DELL'AB. GALIANI.

Cela revient toujours au même:

Ou examen impartial de la grande question si les souliers ont été faits par la nature ou par les hommes, s'il faut en dégouter les hommes ou les conserver, s'il sont utiles ou nuisibles, etc. etc. etc.

Tenuitque (quod est difficillimum) in sapientia modum.

TAC., dans le *Vie d'Agricola* (5).

DIALOGUE.

Interlocuteurs: MIRABEAU (6), VOLTAIRE, LE CURÉ DE VENISE.

MIRABEAU — F.....! Y a-t-il rien de si absurde que de croire que nos souliers sont l'ouvrage de la nature autant que nos pieds?

VOLTAIRE — Mon Dieu! Pourquoi trouvez-vous cela si extraordinaire?

MIR. — C'est qu'il l'est en effet.

(1) Cfr. *Critica*, I, p. 478, nota 2. (2) Cfr. *ivi*, p. 485, nota 5.

(3) Cfr. la lett. della Belsunce. Questo viaggio in Italia non ebbe luogo, per una grave malattia che colpì il Grimm nel maggio 1772.

(4) Questa lettera che il Galiani (lett. alla Necker cit.) dice lunga e bella, non esiste nella *Correspond*. Si conserva soltanto quella del Necker, a cui essa risponde.

(5) *Retinuitque . . . ex sapientia modum*, dice TACITO, *Agr.*, 4.

(6) È superfluo avvertire che è Vittore Riquetti marchese di Mirabeau (1715-89), padre del celebre oratore della Rivoluzione.

VOLT. — Mais tout vous dit que le soulier n'est pas l'ouvrage de l'homme.

Tout vous annonce cette importante vérité. Remontez à la plus haute antiquité, vous reconterez toujours des souliers; chez tous les peuples, dans toutes les nations, les plus barbares, les plus civilisées, vous trouverez qu'on a toujours connu les souliers. Pouvez-vous vous persuader qu'une chose si nécessaire, si répandue, si connue, dans tous les temps, dans tous les lieux, dont on ne saurait nommer l'inventeur soit l'ouvrage des hommes? Il faut attribuer non à l'opinion des hommes, toujours chancelant, incertaine, mais à la nature même et à ses lois ce qui a pu se soutenir dans tous les siècles, chez tous les hommes. *Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat*, comme dit fort bien Cicéron, dans son dialogue *De natura crepidarum* (1).

MIR. — Cicéron est éloquent, je vous passerai cela, et je ne l'en estimerai pas davantage. Parce qu'on a brûlé les vieilles paperasses, et qu'on ne sait précisément quel fut le premier homme qui imagina les souliers, faut-il d'abord croire que les souliers sont venus avec les pieds? Si on ne le sait pas, on le devine: ce fut à coup sûr un cordonnier. *Illud Cassianum cui bono*, etc. (2), puisqu'il faut parler latin et citer Cicéron. Voyez à qui les souliers ont profité et vous trouverez le premier coupable. Un cordonnier, sans doute. Ensuite, est-ce qu'il n'y a pas d'hommes qui vivent et qui marchent sans souliers?

VOLT. — Des foux, quelques malheureux stupides, qui ne méritent pas le nom d'hommes. Ils n'en ont que la figure. S'ils pouvaient penser, ils connaîtraient d'abord les souliers. Ils les adopteraient.

MIR. — Et les enfants, et vous même, étiez-vous venu au monde avec des souliers?

VOLT. — Non, je l'avoue, mais mon pied n'était pas encore formé; dès que j'ai pu marcher, j'ai eu des souliers.

MIR. — Sans doute, parce que votre nourrice vous les a chaussés.

VOLT. — Je ne vous le nierai pas, car je ne suis pas de mauvaise foi avec vous. Les premiers souliers m'ont été donnés par ma nourrice, qu'elle appellait des cocó. Ensuite, mon père et ma mère m'en ont fait chausser des plus grands et des mieux faits; à présent que je n'ai ni père ni mère ni nourrice, c'est mon cordonnier qui m'en vend, je m'en trouve bien, et je ne saurais m'en passer.

MIR. — Cela prouve une longue habitude et rien davantage.

VOLT. — Cela prouve bien plus. Puisque toutes les nourrices, tous les pères, toutes les mères, tous les hommes enfin sont convenus dans une même idée, que vous appelez habitude; cette idée, cette con-

(1) *De natura deorum* (qui citato con titolo scherzoso), II, 2.

(2) *Pro Milone*, 12.

naissance ne saurait s'attribuer qu'à la nature même qui l'a gravée dans l'esprit des hommes.

MIR. — Je ne me connais pas à ce que c'est que graver, ni dans l'esprit, ni dans le cœur, qui ne sont, à mon avis, ni l'un ni l'autre, arrangés pour servir de planches à la gravure. Je sais, moi, que, si la nature avait fait des souliers, il ne seraient pas d'une infinité de formes différentes, sans qu'on en puisse rencontrer presque jamais, parmi des millions, une paire de passables. Tous blessent du plus au moins, tous écorchent les pieds. Les uns nous donnent des cors, les autres nous font boiter; cher ou bon marché, il en revient toujours quelque argent aux cordonniers. Enfin, il n'y a rien qui ait été si sujet aux caprices de la mode. J'ai oui dire que non seulement il n'y a pas de siècle et de nation qui ne se soit chaussé différemment, mais à peine peut-on trouver deux hommes entre cent mille qui soient chaussés de même; encore moins qui le soient commodément et raisonnablement. Ah! je ne finirais pas, si je commençais à dire du mal de ces maudits souliers!

VOLT. — On le voit bien à votre échauffement. Pourtant, je suis fort content des miens, ils me sont commodes, il me garantissent du froid, des meurtrissures, du tranchant des cailloux, il ne me blessent point, il font mon bonheur.

MIR. — Et par quel privilège, injuste autant que singulier, la nature vous accorde-t-elle des bons souliers, qu'elle refuse aux autres? Qu'avez-vous fait pour mériter cette préférence?

VOLT. — J'ai peut-être plus de bon sens que les autres.

MIR. — Et qu'avez-vous fait pour mériter d'avoir plus de bon sens?

VOLT. — J'avoue que cette question est en effet embarrassante, mais, quel qu'il en soit, puisque j'en ai des bons, je conclus qu'on peut en faire et en jouir. Et je vais plus loin. Je soutiens que le bon sens n'étant que la voix pure et toute simple de la nature, naturellement nous pouvons, nous devons même, avoir des bons souliers.

MIR. — Le bon sens est très rare.

VOLT. — J'en conviens.

MIR. — La nature est l'universalité des êtres, le tout, la chose la plus commune, vous en convenez?

VOLT. — Oui.

MIR. — Comment vous arrangez-vous donc pour réunir ensemble la chose la plus rare avec la plus commune? Voulez-vous m'en croire? Dites plutôt que votre bon sens est une sublimité d'effort de la nature pour secouer le joug d'une longue habitude qui l'avait presque étouffée, comme elle a fait sur tant d'autres qui n'ont jamais pu s'en relever. Voilà pourquoi votre bon sens est si rare.

VOLT. — Je ne dirai pas cela sur le compte des souliers. J'y vois une liaison intime avec mes besoins, mon bonheur, mon existence, moi-même enfin, et je sens qu'il ne m'en coûte aucun effort à les aimer

. Mais voici notre curé qui arrive. Voulons nous nous en rapporter à lui sur la décision de notre dispute?

MIR. — Je le veux bien, quoique je pourrais le récuser selon la rigueur des ordonnances. Il est cordonnier. Hé! bonjour, monsieur le curé, notre aimable et gros curé. Comment vous va-t-il? Nous vous attendions avec plus d'impatience que jamais.

VOLT. — Vous nous arrivez bien à propos comme toujours.

LE CURÉ — Grand merci. Qu'y a-t-il pour votre service?

VOLT. — Vous devez nous juger sur une terrible dispute que nous avons monsieur de Mirabeau et moi.

LE CURÉ — Je n'ai rien à décider, puisque vous êtes d'accord.

MIR. — Comment, d'accord? Nous nous arrachons les yeux.

LE CURÉ — Les gens d'esprit sont toujours d'accord.

MIR. — Pas pour cette fois, à moins que M. de Voltaire ne soit pas de mauvaise foi avec moi.

VOLT. — Non, en vérité. Je ne le suis pas cette fois, ni jamais avec vous. J'avoue de l'avoir été quelquefois dans mes ouvrages.

continua.

FAUSTO NICOLINI.

LIBRI DI RECENTE PUBBLICAZIONE:

Émile Bertaux, *L'art dans l'Italie méridionale*. Tome premier: *De la fin de l'Empire romain à la conquête de Charles d'Anjou*, Paris, Fontemoing, 1904 (in 4.^o grande, con 404 incisioni, 38 tavole fuori testo e due quadri sinottici).

Vittorio Spinazzola, *Le origini e il cammino dell'arte*. Prelezioni a un corso di Estetica, Bari, Laterza, 1904 (con incisioni).

Karl Vossler, *Die philosophischen Grundlagen zum « süßen neuen Stil » des Guinicelli, Cavalcanti und Dante Alighieri*, Eine Studie, Heidelberg, Winter, 1904.

Giuseppe de Lorenzo, *India e buddhismo antico*, Bari, Laterza, 1904.

Giovanni Gentile, *Studi sullo stoicismo romano del primo secolo d. C.*, Trani, Vecchi, 1904.

Michelangelo Schipa, *Il Regno di Napoli al tempo di Carlo di Borbone*, Napoli, Piero, 1904.

Piero Barbèra, *Editori e autori*. Studi e passatempi di un libraio, Firenze, G. Barbèra, 1904.

Giovanni Rosadi, *Il processo di Gesù*, Firenze, Sansoni, 1904.

G. Sorel, *Introduction à l'économie moderne*, Paris, Jacques, 1904.